

**S**UR LE TROTTOIR, UN MOINEAU TOURNE SUR LUI-MÊME par sursauts. L'une de ses ailes claque comme un fouet sur le pavé. L'autre, inerte, en éventail, amasse la poussière et les mégots. L'oiseau aura donné dans une vitre, comme tant de ses semblables. Certains s'en sortent miraculeusement, juste un peu sonnés. D'autres, à l'envers d'Icare, sont condamnés à la chute pour avoir voulu voler à la hauteur des hommes. Celui-ci fait pitié avec son bec entrouvert et piteusement muet. Jeanne Chemin pose son voilier miniature, et prend l'ange déchu entre ses doigts, sans brusquerie ni douceur, à la manière des paysans. Une vieille dame, assise sur un vieux banc non loin de là, dit à sa vieille copine :

– N'est-elle pas mignonne cette petite. Regardez-la qui recueille ce petit oiseau.

Et l'autre vieille d'opiner :

– C'est chou. De mon temps...

D'un coup sec, Jeanne achève le moineau en lui tordant le cou. Les deux commères, bouche bée, remballent leurs effusions sentimentales, et reviennent à leur sujet familial : le temps, celui qu'il fait, et celui qui passe.

Jeanne, un peu effrayée par son geste, ne sait trop quoi faire de ce poids de plume d'où s'échappent quelques gouttes pourpres. La première idée qui lui vient est que le sang d'un oiseau ressemble étrangement à celui des hommes. Son esprit cartésien se délecte de cette découverte (car Jeanne, malgré ses dix ans, se pique de sciences). Elle se soucie ensuite du cadavre. Que faut-il en faire ? Le ramener à la maison pour l'étudier ? Lui offrir un enterrement en bonne et due forme dans le jardin du Luxembourg ? Jeanne est tatillonne, et possède un sens accru de la propreté. La perspective d'abriter dans sa chambre un oiseau mort la révolte. Elle se contentera de ce sang qui lui rougit le bout des doigts. Son microscope en frémit d'avance. Quant à inhumer le volatile, avec tout le cérémonial que cela comporte, elle laisse cela aux autres enfants ; ceux auxquels on a appris le sens du symbole ; ceux que l'on a assez choyés pour leur donner le goût de choyer autrui. Elle les trouve stupides, ces mioches qui se font des cimetières avec leurs animaux domestiques. Ici, Zouzou la grenouille, là, Jojo le lapin. Alors, d'un grand moulinet du bras, Jeanne expédie sa petite victime par-dessus la grille du jardin public et, par la même occasion, par-dessus le bord de sa conscience. L'espace d'une seconde, elle s'attend à le voir filer à tire-d'aile, ressuscité par ce vol artificiel. Mais il tombe bêtement sur un coin de gazon, dans un « pof » assourdi. Jeanne rentre chez elle à pas vifs.

Chez elle, un grand duplex donnant sur les serres du Luxembourg, deux cent vingt mètres carrés de silence et de parquet l'attendent. L'appartement contient plus de portes que les boulevards extérieurs (Jeanne leur a donné à chacune un nom : porte de Pantin pour la salle de jeux, porte Maillot pour la salle de bains, porte des Lilas pour le jardin d'hiver...). En termes de pièces, il y a les incontournables, salon, cuisine, salle à manger, deux chambres, mais aussi une multitude de « chambres d'amis ». Dans sa jeunesse, Papa Chemin a vu défiler les amis par douzaines dans son studio de la rue du Cherche-Midi. Maintenant propriétaire d'un petit château citadin, il n'héberge que très occasionnellement. Il est vrai que toutes ses relations possèdent également un château citadin, c'est du moins l'excuse que se donne Papa Chemin. Voyant le peu d'usage que l'on en faisait, Jeanne a rebaptisé lesdites chambres en « chambres d'ennemis ». À cet âge, un enfant préfère se dire que ses parents n'ont pas d'ennemis. Dans sa jeunesse, n'ayant pas le sou, Maman Chemin sortait tous les soirs : cinéma, restaurant, spectacle, promenade dans un Paris illuminé... Maintenant qu'elle est riche, ses sorties se résument à une séance hebdomadaire d'ennui à la Bastille, en compagnie de son époux. Il faut bien rentabiliser l'abonnement.

De sa chambre, Jeanne aperçoit le dôme des Invalides, la flèche de la Sainte-Chapelle, les tours de Saint-Sulpice, et à peu près tous les monuments notoires de la rive droite. Elle peut suivre toutes les régates auxquelles se livrent ses congénères sur le bassin du Luxembourg. La grosse gouttière en zinc court le long du mur comme une chute d'eau. Les jours de pluie, en y posant l'oreille, Jeanne perçoit des clapotis plus vrais que nature. En ce samedi vespéral, les parents qu'elle trouve en poussant la porte sont singulièrement amorphes. Apathiques, peu loquaces, sans velléité particulière, ils sont, dans le jargon de Papa Chemin, « en standby », façon drolatique de dire qu'ils ne font rien, qu'ils attendent la fin de la journée. Les samedis après-midi, chez les Chemin, passent lentement. Maman Chemin, à demi allongée sur un sofa, tourne paresseusement des feuilles de papier (on n'osera pas commettre ici le verbe « lire »).

Après le traditionnel et enthousiaste « Coucou! C'est moi! », lancé à tue-tête depuis le vestibule, et auquel on répond invariablement par « Ferme bien la porte, Jeanne! » (curieux comme, à son oreille, cela sonne presque comme : « La ferme, Jeanne! »), la petite fille part à l'assaut de ses parents. Depuis l'éclosion de sa conscience, Jeanne est en perpétuelle conquête d'une affection escarpée. Si les parents Chemin avaient une simple pierre dans la poitrine, l'affaire serait facile. Les anges de l'amour, ceux de la tendresse, sont de mystérieux alchimistes. Ils changent aisément la pierre en cœur. Mais c'est tout un Everest sentimental qui se dresse devant la petite fille, imprenable, quel que soit le pan auquel elle s'attaque.

– Qu'est-ce que tu lis, maman?

– Une biographie.

Maman Chemin n'ose pas avouer à sa fille qu'elle est plongée dans un article d'une presse fouineuse, présentant avec force détails la vie privée d'une star quelconque, photos indécentes à l'appui.

– Et toi, papa?

– Mmmm...

Papa, les yeux fermés, les bras sous la nuque, les pieds bien calés sur l'accoudoir, « regarde un documentaire télévisé sur les îles Galápagos ». Prouesse typiquement paternelle qui consiste à s'instruire en dormant.

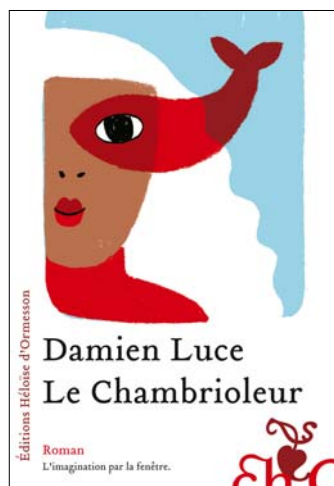
Pourquoi ne me dit-il pas tout simplement qu'il dort?

Car les pères sont intimement persuadés qu'il est plus respectable de regarder un documentaire sur les îles Galápagos que de faire la sieste. Vestiges d'une éducation judéo-chrétienne qui fait de la paresse, cette si jolie chose, un péché capital...

Jeanne remarque tout de suite les séquelles de la dispute matinale : Papa Chemin porte une chemise verte, un pantalon bleu et des chaussettes marron. Il faut dire qu'il est daltonien. En temps normal, Maman Chemin lui assortit ses vêtements, et lui évite les moqueries tacites de ses employés, des voisins, des passants. Mais en cas de discorde, elle laisse son époux à son infirmité. S'habiller devient pour lui un jeu de hasard. Il tente vainement de reconnaître les couleurs par leur intensité, leurs contrastes. Aujourd'hui, il joue de malchance. Sa défroque est particulièrement insultante au bon goût. Heureusement, c'est le week-end. Les iguanes des Galápagos ne sont pas regardants. La dyschromatopsie de Papa Chemin est pour Jeanne une source de rigolade et de farces en tout genre. En cachette, elle affuble son paternel de cravates rose vif, de chaussettes rouge pivoine sous son smoking. Elle lui fait croire que le feu est rouge quand il est vert. (« Mentreuse! Le feu du bas, c'est le vert! – Pas pour celui-là, papa. » Dans le doute, la victime arrête la voiture jusqu'à ce qu'un coup de klaxon lui révèle la fourberie.) Un jour, dans un accès de pitié, Jeanne a étiqueté tous les vêtements de son père. « Bleu », « rouge », « vert », les bouts de papier pendaient aux cols des chemises, fixés à l'aide d'épingles à nourrice. L'intention était bonne, mais le résultat fut désastreux : on en rit encore dans les couloirs de la société anonyme. Jeanne en fut quitte pour une bonne fessée et quelques jours sans microscope.

La nuit tombe particulièrement vite sur les immeubles de la rue Auguste-Comte, tous orientés au nord. À l'heure où l'horizon de la famille Chemin se mélancolorise, celui des habitants de la rue de Médicis est encore rougeâtre. Dans le château citadin, le sentiment nocturne est accentué par l'obscurité du Luxembourg. Jeanne sait que, d'une minute à l'autre, son papa ira se pendre à sa cravate bordeaux, la seule qu'il ne porte pas au travail, et sa maman ira enfiler ses poulaines. Cravate bordeaux, poulaines, ce sont là les signes de leur départ hebdomadaire pour l'opéra. Jeanne se résigne à regagner son laboratoire. Elle passe devant ses parents, les mains cachées derrière son dos à cause du sang du moineau. Le temps passe, oublieux.

Voici donc une famille ordinaire, dans laquelle chacun aime l'autre avec ce qu'il faut d'indifférence pour rester correct. Le sournois, le terrible alibi de la pudeur...



Damien Luce, *Le Chambrioleur*  
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2010 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)  
208 pages | 15 € | ISBN 978-2-35087-128-8  
Distribution/diffusion Interforum